N° 1148. — 4e Année. CINQ CENTIMES Lundi 11 Janvier 1892

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain quotidien

PRIX DES ABONNEMENTS :
Un mois : 1 fr. 50. — Six mois : 4 fr. 50. — Un an : 8 fr.
Pour le reste de l'Europe, le Canada et les États-Unis, un mois : 1 fr. — Six mois : 6 fr. — Un an : 12 fr.

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES : 0 fr. 15 la ligne.
RÉCLAMES : 0 fr. 30 —
FAITS DIVERS : 0 fr. 20 —
LOCALES : 0 fr. 25 —

TÉLÉPHONE

LE MAROC

Bien que la nouvelle d'agitation du débarquement de troupes anglaises à Tanger ait été démentie, il n'en faut pas la situation au Maroc soit devenue rassurante.

Les troubles qui se sont produits parmi les tribus voisines de Tanger, loin de cesser, s'aggravent : et une dépêche nous annonce même aujourd'hui que le consul d'Espagne au Maroc aurait été assassiné.

Si cet événement est confirmé, il en résulterait certainement des complications qui feront, une fois de plus, courir quelques risques à la paix toujours si précaire de l'Europe.

Car la « nouvelle question marocaine », comme nous le disions hier, met aux prises la France, l'Angleterre et l'Espagne.

Et si la situation devient tellement tendue qu'il faille liquider la succession de cet homme malade, si bien que les Allemands commencent les trois prétendants à l'héritage pourront arriver à se mettre pacifiquement d'accord.

Le Maroc est, à l'Ouest, la continuation de notre colonie algérienne, comme la Tunisie l'est à l'Est. Et, sans nos désastres de 1870, il est fort probable qu'il serait entré depuis longtemps dans la sphère de notre empire africain.

Depuis vingt ans, tous les gouvernements qui se sont succédé en France ont suivi avec attention la politique de ce petit pays, toujours troublé, toujours en proie à l'insurrection ; mais aucun n'a osé risquer une intervention, parfois projetée, mais finalement abandonnée, en raison des susceptibilités ombrageuses du gouvernement espagnol.

C'est que l'Espagne, elle aussi, a des prétentions sur le Maroc. Les Espagnols déclarent ouvertement que l'ancienne Mauritanie leur revient de droit, et s'ils ne se sentent pas de taille à la conquérir, ils entendent du moins s'opposer de toutes leurs forces à ce qu'une autre puissance la conquête à son profit.

Quant aux Anglais, dont le rôle au Maroc avait été jusqu'ici été assez effacé, ils se sont avisés récemment que la position de Tanger complétera ils heureusement celle de Gibraltar et achèveraît de faire de la Méditerranée le lac Anglais demandé.

Et comme nos voisins sont gens pratiques et d'action rapide, ils ont aussi, le premier prétexte venu — mêe des insurrections traditionnelles du Maroc — pour envoyer plusieurs vaisseaux devant Tanger. Et l'on annonçait déjà hier que leurs troupes avaient été débarquées dans cette ville.

MM. les Anglais, on le sait, n'ont pas encore osé pousser les choses jusque-là. Il ne faut pas cependant oublier que le journal de lord Salisbury, le *Standard*, a fait la déclaration suivante : « Prenons le » Maroc qui voudra ; nous ne voulons que » Tanger, mais nous le voulons et nous » l'aurons. » Et pour qui connaît le caractère britannique, on peut être assuré que l'Angleterre n'hésitera pas à commettre cette nouvelle spoliation, si la France et l'Espagne ne l'en empêchent.

La mort du khédive, en rappelant le souvenir de la faute commise par nous, il y a 10 ans, à l'autre extrémité de la Méditerranée, nous empêchera peut-être de retomber dans les mêmes erreurs.

Le système des Anglais, lui, n'a pas changé. Ils bombarderont Tanger, si on les laisse faire, comme ils ont bombardé Alexandrie. Et, toujours « pour rétablir l'ordre », ils débarqueront des troupes destinées à occuper « provisoirement » le pays. Or, nous sommes payés pour connaître le « provisoire » de nos excellents voisins et amis.

Dans cette situation, le devoir du gouvernement français est tout tracé. Il doit se conformer d'abord avec l'Espagne, le pays le plus directement intéressé à la non-intervention de l'Angleterre, — car la prise de Tanger par les détenteurs de Gibraltar constituerait pour les Espagnols une mortelle offense.

Il doit, en outre, envoyer immédiatement sur les côtes du Maroc des vaisseaux de guerre en nombre suffisant pour balancer les forces anglaises et ne pas leur permettre d'agir à leur guise.

Si le Sultan du Maroc est véritablement impuissant à réprimer l'insurrection des tribus voisines de Tanger, si la sécurité des Européens est réellement menacée dans cette ville où ils sont presque aussi nombreux que les Musulmans, si l'assassinat du consul d'Espagne est confirmé, l'Angleterre, la France et l'Espagne n'ont qu'à prendre, d'un commun accord, les mesures nécessaires pour « rétablir l'ordre » et sauvegarder les intérêts et l'existence de leurs nationaux respectifs.

Mais nous ne devons pas permettre aux Anglais d'agir seuls et de renouveler leurs exploits d'Alexandrie.

« Nous voulons Tanger, et nous l'aurons », dit le *Standard*.

C'est ce que nous verrons bien, si le gouvernement français, comme nous l'espérons, sait agir avec résolution et surtout avec promptitude.

GEORGES ROBERT.

Le Carnet d'un Citadin

Le bourgeois et le Bulgare

Un de nos concitoyens, homme occupant une haute situation sociale, recevait ces jours derniers un Bulgare de ses amis qui, pour la première fois de sa vie, venait en France.

La conversation vint à porter sur la question de l'ordre du jour dont l'ordre du Parlement : cette série de erreurs judiciaires. Or, voici les propos que nos deux hommes échangèrent.

Le Bulgare. — Vos journaux ont beaucoup parlé de Stanislas Meunier. On l'a traité de barbare, de cruel, de sauvage... que sais-je encore. Je sais bien que les peuples d'Occident ont la prétention d'être les propagateurs de la civilisation, mais vraiment, je crois bien que c'est là une simple prétention sans fondement.

Le Français. — Je ne vois pas très bien sur quoi vous basez votre appréciation.

Le Bulgare. — Je viens de lire dans vos journaux que votre Parlement s'occupait de la question des responsabilités en matière d'erreurs judiciaires.

Le Français. — C'est exact et j'ajoute même qu'il est grand temps de s'en occuper, car il est assez singulier qu'on puisse emprisonner un homme, l'arracher à sa famille, à tous les êtres qui lui sont chers, le déshonorer publiquement et en être quitte — après erreur reconnue — en lui disant : aller vous en, nous vous avons assez vu. Vous êtes libre.

Le Bulgare. — C'est donc ainsi que, chez vous, les choses se passent?

Le Français. — Pour l'instant, oui.

Le Bulgare. — Alors vos juges ont tous les droits, la loi convre toutes leurs façons de faire; il est en leur pouvoir de faire arrêter — si tel est leur plaisir —, Jacques, Pierre ou Louis?

Le Français. — Absolument. Nous n'pouvons rien. L'infaillibilité du pape est moins infaillible qu'une décision de juge d'instruction.

Le Bulgare. — Mais pourtant, un juge étant un homme, doit, comme tout homme, se tromper à de certaines heures. Personne ne peut dire : « Jamais mon esprit ne faillira, même pendant une minute. » Nous commettons le jour des circonstances et il est avec la conscience humaine, comme du reste, avec le ciel, plus d'un accomodement.

Le Français. — Je vous le concède, mais les juges sont, chez nous, exception au reste de l'espèce humaine. Chez eux, la conscience est nécessairement impeccable. Ils voient toujours juste, ils pensent toujours bien et le jour où leur nomination paraît à l'*Officiel*, ils sont reçoivent d'un pouvoir immense dont ils usent à leur gré sans que la plus légère critique ait, à leur égard, le droit de s'exercer librement.

Le Bulgare. — Il y a, depuis longtemps, des empereurs et des rois qui ne jouissent point de pareils privilèges. Vos magistrats sont nouveaux d'une puissance vraiment singulière.

Le Français. — Que voulez-vous!... Ici, France, le juge, par le seul fait de sa nomination, est proclamé un être supérieur. Il peut juger comme un oison, la chose n'a pas d'importance car, non seulement il n'est pas révocable, mais il n'est même pas déplaçable.

Bulgare. — Mais il n'existe pas, je veux le croire — un magistrat nourrissant une forte haine contre un de ses concitoyens. Ce dernier se présente devant la cour d'appel. Le juge subissant les sentiments humains auxquels les hommes obéissent d'habitude, assomme son adversaire d'un maximum bien mérité. (Levons n'a pas été sans se présenter.)

Le condamné n'a plus qu'à baisser le front. Il est anéanti, écrasé, rayé à jamais de la liste des êtres qui ont le droit, sans redouter un affront ou une humiliation, de vivre au grand soleil, côte à côte avec tout le monde.

Il est supprimé de la vie sociale, car il est marqué au front d'une tare qui semble dire à tous : Hate-là! ne fréquentez pas cet homme. Une condamnation infâmante l'a supprimé de la liste des honnêtes gens.

Or, le misérable, après vingt ans de cette existence faite de douleurs et d'angoisses, est tout-à-coup reconnu innocent.

Le Bulgare. — Naturellement, on envoie le juge au bagne?

Le Français. — Pas du tout. On dit au pauvre diable : « Vous n'avez vraiment pas de chance ! Enfin, que voulez-vous! Vous avez beaucoup souffert, vous aurez peut-être un jour moins de misère, et entre nous, vous le méritez bien. »

Le Bulgare. — Et le juge, que devient-il?

Le Français. — Généralement, on lui donne de l'avancement, quelquefois on le dégrade, en tous cas, on ne l'inquiète jamais.

Le Bulgare. — Eh quoi... ce sont là les lois des pays qui prétendent tenir la tête de la civilisation du monde?

Vous dites être un pays de liberté et vous laissez la liberté de vos concitoyens à la discrétion du premier juge venu!

Vous n'avez pas même le droit de révoquer ce juge ou de le traduire à son tour devant un tribunal en cas de jugement inique ou d'abus de pouvoir?

Le Français. — Il est irresponsable de par la loi.

Le Bulgare — Eh quoi, votre ministre de la justice n'a pas même le droit de faire rendre justice à tous?

Le Français. — Hélas! nos lois sont ainsi faites.

Le Bulgare (éclatant de rire). — Et vous critiques Stambouloff!!! Mais là, du moins, *finit peut-être pendre le juge : c'est dans ses mœurs.* En Chine, on appliquerait 300 coups de bâton sur la plante des pieds de ce magistrat coupable.

En France, pays d'Occident, on se contente de saluer bien bas, et de se soumettre sans même songer à modifier la loi. Le laissez comme dessus vos prud'hommes.

Le Français. — Vous ne comprenez pas les choses...

Le Bulgare. — Je les comprends si bien que je vais de ce pas retourner Stambouloff.

Le Français. — Cela prouve bien que dans votre pays, vous êtes tous des sauvages.

Le Bulgare. — Si c'est là votre opinion, la mienne est que vous êtes tous des imbéciles.

Et ils se séparèrent, le Français un peu renaud et vexé ; le Bulgare riant à ce dernier en songeant aux admirables lois des pays d'Occident.

E. LAGRILLIÈRE-BEAUREPAIRE.

NOS DÉPÊCHES

Service spécial télégraphique et téléphonique

Conseil des Ministres

Paris, 9 janvier. — Les ministres se sont réunis ce matin, sous la présidence de M. Carnot.

La séance a été très vivement prise par l'expédition des affaires courantes.

Le président de la République a signé le décret de la clôture de la session extraordinaire des Chambres qui sera le lundi à la Chambre et au Sénat.

SÉNAT

Nos informateurs parlementaires nous télégraphient à la date du 9 Janvier :

LA SÉANCE

La séance est ouverte à 2 h. sous la présidence de M. le Royer, président.

DISCUSSION DU BUDGET

L'ordre du jour appelle la suite de la discussion du budget.

Les budgets annexes et l'article 20 qui leur est relatif sont adoptés.

Les travaux publics

Le Sénat passe au budget du ministère des travaux publics.

M. Loubet, président de la commission des finances. — Pour conserver et fortifier l'état de prospérité de nos finances, il faut se montrer sobre de dégrèvements. Il ne faut voter que les dépenses absolument justifiées.

Il n'est pas *sûr* que, quoi qu'on fasse, la plus-value des recettes soit suffisante pour faire face à l'accroissement des dépenses.

Il est à craindre que le dégrèvement de la grande vitesse n'augmente encore le garantie d'intérêt des chemins de fer.

Il est absolument réduire ce chiffre si nous ne voulons pas recommencer les anciens errements. Les leçons du passé nous serviront et le Sénat doit refuser toutes les dépenses qui ne sont pas toute fois justifiées.

M. Yves Guyot approuve les observations de M. Loubet mais il ne croit pas possible d'abaisser le chiffre de la garantie d'intérêt sans compromettre la sécurité des voyageurs.

Après le rejet de divers amendements, le budget des travaux publics est adopté sans modifications.

Le budget des Finances

Le Sénat passe à la discussion des articles de la loi des finances. Conformément aux conclusions du rapporteur général il supprime les taxes votées par la Chambre sur les voitures urbaines et adopte les articles non contestés. Les autres sont réservés.

Conformément aux conclusions de la commission des finances, le Sénat supprime l'article voté par la Chambre accordant des circonstances atténuantes pour confiscation en matière d'octroi.

La suite de la discussion est renvoyée à lundi, 3 heures.

La séance est levée à 6 heures 30.

DANS LES COULOIRS

A la Chambre

La commission relative aux fraudes sur les beurres, s'entendu le ministère de l'agriculture qui accepte les principales dispositions du nouveau projet dont l'adaption complètera la loi de 1887. M. Devolle est notamment favorable à l'élévation des pénalités contre les fraudeurs, à l'assujettissement à l'exercice des fabriques de margarine et à l'obligation pour les marchands de placer sur les deux produits Beurre et margarine des étiquettes qui les indiquent la nature. Mais il repousse les dispositions du projet qui interdisent marchands de vendre à la fois du beurre et de la margarine et qui soumettraient les débitants à l'exercice.

Suicide de M. de Choubersky

Paris, 9 janvier. — M. de Choubersky, l'inventeur bien connu, s'est suicidé dans son hôtel de l'avenue Victor Hugo.

Le 2 janvier, M. de Choubersky réunissait le personnel de la maison de vente du boulevard Montmartre et en recevait les souhaits de nouvelle année. Puis il donnait ses pleins pouvoirs pour les fonds nécessaires pour arrêter les comptes de l'année 1891.

Il annonçait ensuite à ses principaux employés son intention d'aller passer quelques jours en Russie.

Depuis ce jour-là, on ne l'a plus revu.

Mme de Choubersky qui occupe un appartement au 4e de l'immeuble du boulevard Montmartre, reçut le lendemain dimanche un mot de son mari lui disant qu'il partait pour la Russie et qu'il ne pouvait de venir la rejoindre.

Mme de Choubersky, habituée aux excentricités de son mari, ne s'étonna pas outre mesure de cette lettre et partit aussitôt pour Saint-Pétersbourg, en compagnie d'une amie.

Le lendemain, le bruit courait en effet pour un excentrique et un véritable original. Il avait la monomanie des grandeurs et son entourage était accoutumé à s'étonner à tout de sa part. Souvent il partait brusquement en voyage sans prévenir personne, et restait absent un, deux, un mois et même davantage. Mais ces fugues, si profondément toujours, avait pendant la « mortesaison ».

Aussi le personnel de la maison du boulevard Montmartre commença-t-il à s'inquiéter ses jours derniers de ne recevoir aucune nouvelle de M. de Choubersky. Nous savons dit que l'ingénieur, resté seul, en femme habitant un appartement de l'immeuble du boulevard Montmartre, mais l'été, ils occupent l'hôtel sis 182, avenue Victor Hugo, dont ils loquent les ateliers de construction des poêles.

On pense que peut-être, dans un nouvel accès de bizarrerie, M. de Choubersky était allé s'enfermer dans son hôtel, au lieu de partir pour la Russie. L'hôtel est absolument abandonné pendant l'hiver, le propriétaire n'y laisse même aucun gardien. Aujourd'hui à midi, M. R., un des principaux employés et un des amis de l'ingénieur russe, se rendirent à l'hôtel de l'avenue Victor Hugo.

La porte donnant sur l'avenue était hermétiquement close. M. R. fit le tour, par la cour donnant sur les ateliers, et pénétra dans le cabinet de travail de M. de Choubersky.

Ce cabinet de travail est une pièce immense, dans laquelle l'ingénieur avait fait placer un lit, afin de pouvoir s'y reposer, les nuits où son ardeur au travail, car il était un grand travailleur, le clouait à son bureau. Entre le lit et un cabinet à turco se trouvait le corps de M. de Choubersky. L'état de putréfaction du cadavre était déjà avancé et la mort devait remonter à cinq ou six jours. L'ingénieur était, tête nue, habillé de pied en cap, le temps. La mort avait dû être instantanée.

L'entourage de M. de Choubersky est d'accord pour dire que c'est dans un accès de fièvre chaude que l'ingénieur s'est tué. Ses affaires étaient très prospères et il ne souffrait d'aucune maladie chronique. Rien par conséquent ne pouvait faire prévoir et ne peut faire admettre qu'il a pris de sang-froid une telle résolution.

Sur une table, M. de Choubersky a laissé une lettre adressée à un Russe, de ses amis. M. Dupouy, commissaire de police, a procédé aux constations d'usage. M. de Choubersky actuellement en Russie ignore le coup qui la frappe.

Ajoutons que depuis la constitution en société de l'exploitation des poêles Choubersky, l'inventeur n'était plus que l'administrateur de la société.

M. de Choubersky est un commerçant regretté par son personnel pour qui il s'était montré toujours affable et dévoué.

Mme DE RUTE SE DÉFEND

Paris, 9 janvier. — M. Beauparte White, frère de Mme de Rute, adresse aux journaux une lettre dans laquelle il proteste contre les attaques dont sa sœur a été l'objet, dans une certaine presse a propos du procès de Lyndia.

Il dit qu'il connaît mieux que personne les excentricités de Mme de Rute, mais elles sont de noblesse de caractère.

Catholique pratiquant, homme de cœur et d'honneur, il répond d'elle comme de lui qui vient se constituer son chevalier, puisqu'elle n'a plus d'époux pour en remplir la mission.

Aussi envoie-t-il des témoins à M. Fondeur, député de la Loire ; à Charles Sonnet, explorateur et à Edmond Lepelletier, journaliste. De plus Mme de Rute assigne l'*Extrême-Droite* et le *XIXe Siècle* en diffamation.

D'autres assignations suivront, quand le dépouillement des journaux sera terminé par le frère de Mme de Rute.

Départ de M. Gladstone

Biarritz, 9 janvier. — M. Gladstone a quitté Biarritz à une heure. Avant son départ, il avait reçu les membres de la municipalité auxquels il avait exposé sa complète satisfaction.

Deux landaus ont conduit M. et Mme Gladstone à la gare de Bayonne.

De nombreux bouquets ont été offerts aux voyageurs et placés dans le wagon-salon qui doit conduire l'illustre homme d'Etat à Bordeaux.

Faits divers Télégraphiques

(De nos correspondants spéciaux)

L'ASSASSIN VLADIMIROFF. — Paris, 9 janvier. — Vladimiroff, l'assassin de Mme Dida a été, en conformité de la décision prise à son égard, transféré de la prison de la Santé à la maison centrale de Melun.

TENTATIVE D'ÉVASION D'UN FOU. — Perpignan, 9 janvier. — Un individu nommé Croz, enfermé comme aliéné dans l'hospice de Perpignan, a tenté de s'évader par la lucarne. Mais en se démenant à travers les barreaux, il s'est disloqué les jambes et les a prises dans la poitrine. Le lendemain, il fut trouvé mort. Le procureur de la République a l'intention de poursuivre correctionnellement les surveillants et les administrateurs de l'Hospice, pour homicide par imprudence.

Le maire de Perpignan, qui est président de la Commission de surveillance, a été interrogé par le Parquet. L'opinion publique est très émue.

Nouvelles Étrangères

Les troubles au Maroc

Bruit de l'assassinat du consul d'Espagne

Madrid, 9 janvier. — Depuis les incidents du cap Ivly et de Tanger, l'opinion publique est très surexcitée et toutes sortes de bruits se cossent de circuler. J'ai à vous signaler notamment la nouvelle répandue cette après-midi de l'assassinat du consul d'Espagne à Tanger. Jusqu'ici je n'ai reçu aucune confirmation de cette nouvelle.

Emeute anarchiste en Espagne

Madrid, 9 janvier. — Une émeute anarchiste a éclaté la nuit dernière aux environs de Xérès.

Les émeutiers armés de fusils de chasse attaquèrent la ville pour la piller.

La gendarmerie, qui avait eu connaissance du complot, repoussa les assaillants, mais le combat dura jusqu'à ce matin.

Les anarchistes prirent la fuite.

La cavalerie les poursuivit.

Le plus grand nombre des fuyards furent faits prisonniers.

Ce mouvement avait un caractère exclusivement socialiste.

TERRIBLE EXPLOSION DE GRISOU

DEUX CENTS VICTIMES

(Nouveaux détails)

New-York, 9 janvier. — Suivant les dernières avis reçus du lieu de la catastrophe, trois cents mineurs étaient dans la mine. Quatre-vingt-cinq ont pu s'échapper par une crevasse et quarante-deux par la poulie ; la trépidation de la vapeur le secoue tout entier.

Il a l'air plein d'ardeur, tressaillant, du coeter qui va prendre le mors...

Dans Toulon réveillé, le clairon vient de se faire entendre.

Les soldats arrivent.

On les voit bientôt déboucher d'une rue étroite, armes et bagages sur le dos, marchant d'un pas relevé, avec le bleu et le rouge de leurs uniformes éclatant sous le soleil. Un fond de tableau digne de bleu avec des quais bleus qui flambent sous le soleil et le bleu clair du ciel et de la mer.

Outre le bataillon de la légion étrangère dont Octave fait partie, il y a un détachement de l'infanterie de marine, arrivé de la ville voisine, et quelques compagnies de la ligne, qui vont compléter les contingents décimés.

Ceux-ci débouchent de la gare... Ils quittent le train à l'instant même.

Derrière chaque troupe une foule de curieux descend vers le port.

On vient dire adieu aux vaillants qui s'embarquent.

Les autorités du port sont réunies en grande tenue.

Les généraux présents à Toulon accourent de tous côtés, à cheval.

Tous veulent en personne saluer les partants.

Les troupes ont fait halte.

On s'empare de leurs fusils qu'on emporte par paquets dans le bâtiment où ils sont rangés dans des râteaux spéciaux puis les soldats, sac au dos, couverture en bandoulière, commencent à entrer dans le navire par toutes les ouvertures à la fois, par les coqueds, par les sabordes... En même temps on dégrée les chevaux, les mulets. Tout disparaît en un clin d'œil dans les énormes flancs du navire... qui semblent insatiables.

Tout le monde est à bord.

Le navire largue ses amarres.

Les chaînes de l'ancre, hissées par le cabestan, remontent avec un grincement strident...

(A suivre) JULES DE SARTINE.

Feuilleton de l'Avenir de Roubaix-Tourcoing 25

LE NOM FATAL

DEUXIÈME PARTIE

I

Un peu plus d'un an s'est écoulé... Octave est toujours là-bas, au Tonkin... et depuis près de trois mois sa mère n'a pas reçu de lettres... Du reste, elle n'en a eu réellement que pendant qu'il est resté à Toulon, au dépôt, un mois environ avant de s'embarquer... Depuis, les correspondances ont été espacées... Que voulez-vous! trouver le temps d'écrire?... Toujours en guerre dans un pays perdu, à travers mille dangers de toutes sortes... Elle, rapatriée par les journaux. Elle lisait toutes les correspondances du Tonkin... Que d'angoisses elle s'y était eues, que d'insomnies!... Elle redoutait tout pour lui... La fièvre, les balles, les accidents de tous genres... Mille menaces de mort le guettaient au passage. Elle était toujours tranchée, dans la terreur de ne plus le revoir... Pourtant elle avait eu quelques moments de joie, bien courts, hélas!... quelques accès d'orgueil... C'est quand elle avait reconnu dans ses lettres que si bonne humeur lui était revenue, que le pauvre semblait s'effacer, dans son esprit au milieu des périls et des occupations glorieuses du moment... puis lorsqu'elle avait lu dans les journaux, car tous les journaux l'avait publié,— le récit de son premier fait d'armes, devant Bonkin, où il avait sauvé la vie à son colonel. Pendant quinze jours la presse ne s'était occupée que d'u soldat Octave Gillet... Une première dialeur venue chez elle pour savoir des détails sur son fils. On lui avait demandé sa photographie qu'il avait pris ensuite dans le *Journal illustré*, toujours à l'affût des actual intéressantes. Elle avait eu une semaine d'émotions heureuses... Octave était passé au grade de bâtonnier... Un jour, elle était informée que blessé et était sans danger. Son nom était célèbre, glorieux... C'était la réhabilitation... Comme elle avait été heureuse!... Mais ensuite tout était retombé dans l'ombre, dans le noir... Octave Gillet paraissait oublié... Nul ne s'inquiétait plus de lui. On n'en parlait, et on n'avait plus de ses nouvelles... Sa dernière lettre avait été écrite au moment d'aller de nouveau au feu... et depuis rien n'était venu... Sa blessure n'était-elle pas plus grave qu'on ne l'avait dit? On s'était basé dès lors depuis... Avait-il été de ces combats et blessé de nouveau? Ne peut-être? Elle l'ignorait. Son nom n'avait figuré ni parmi les blessés ni parmi les morts... Avait il disparu?... Avait-il été fait prisonnier par les Chinois, martyrisé, décapité par eux? A cette seule pensée, elle frémissait de toutes ses membres... Son pauvre enfant! C'était horrible!... Cent fois elle était allée à la place, au ministère... On ne savait rien... On n'avait pas de vague renseignement...

Le matin où nous introduisons le lecteur chez elle, elle s'est levée plus triste, plus accablée encore que d'ordinaire...

Que plus les tombe... les vitres sont voilées de brume,... Le ciel est sombre et bas...

Je vis regarder à son calendrier...

Il y a trois mois, aujourd'hui trois mois, qu'elle n'a pas eu moindre parler de lui... Cette journée va-t-elle encore s'écouler sans nouvelle? Comme elle va lui paraître longue et dans son attente, en proie de poignantes terreurs!...

Elle va à sa table, ouvre un tiroir, prend ses lettres et les relit... de la première à la dernière...

C'est celle de départ d'abord...

Le voyage en chemin de fer de Paris à Toulon a paru court... Octave s'est mêlé aux autres... On a chanté, on a bu... on a ri... Vive la France! Tout le monde était plein d'entrain... A toutes les gares où l'on passait, des cris accueillent les partants... Ils avaient l'air d'être portés en triomphe... Cette animation, ce mouvement qui remit Octave... S'il ne pensait pas à sa mère, qu'il avait quittée en larmes, puis à *elle*, qu'il ne verrait peut-être plus jamais, il se rattachait à fait joyeux comme les autres...

Notre amie s'arrête de lire...

Elle!... Mlle Dronet... Elle ne l'a pas vue depuis qu'il est parti...

Elle l'a sans doute oublié.

Elle est mariée peut-être...

Dès leur retour de la campagne, les Dronet ont déménagé...

On habitent-ils?

Elle ne le sait pas...

Ils n'ont pas laissé leur adresse à la concierge, ou, du moins, ils lui ont fait défense de la communiquer...

C'est Octave qu'ils fuyaient, sans doute.

Ils s'étaient aperçu du commencement de liaison des deux jeunes gens, et d'instinct, sans rien savoir, ils avaient jugé ce mariage impossible.

De ce côté tout est bien fini...

Octave ne peut plus conserver d'espoir.

Et cependant il y pense encore toujours.

C'est *une de ses préoccupations là-bas*, une cause de nostalgie.

Cela revient dans toutes ses lettres.

Elle, elle ne lui a jamais parlé.

Elle pouvait pas lui donner de nouvelles, et elle ne voulait pas lui mentir.

Voici maintenant une lettre de Toulon.

Ils sont arrivés.

On dit qu'ils s'embarqueront seulement dans une quinzaine.

La ville est encombrée de troupes.

Les bâtiments partent... D'autres arrivent...

Des camarades donnent des nouvelles de là-bas.

C'est dur, très dur... Le climat est rude, il y a beaucoup de maladies...

— Et le coup de feu?

On le fait toujours... C'est une guerre d'escarmouch s et d'embuscades... Les Pavillons-Noirs ne battent bien... Il y a de rudes jours parfois...

— Et les Chinois?

— Les Chinois sont moins à craindre, mais il en faut pas tomber entre leurs mains.

— Pourquoi?

— Ils massacrent les prisonniers... leur arrachent les ongles, leur coupent les membres... ils disfigurent tout vivants... les scalpent et les crochètent de fer.

Mme Gillet fris-onne.

Si son pauvre Octave?... Mon Dieu! mon Dieu!

Puis elle continue à lire.

C'est Toulon que le soldat décrit, Toulon avec ses ruelles empestées, ses quais pleins d'un mouvement inouï. Le va-et-vient des matelots, des portefaix, des soldats de toutes armes... Le grincement des treuils, des poulies, le sifflement des machines... le bruit assourdi des hélices... Un vacarme indescriptible... Un coin d'enfer oublié par le Dante... et les jets de vapeur, de fumée qui montent vers le ciel grisâtre... le grondement des vagues le long des nuée... le clapotement des voiles... les tumultes qui empêchent de s'entendre, qui vous affolent et vous font perdre la tête...

La quinzaine est passée...

Ils ne sont pas part encore...

On dit maintenant qu'ils ne recevront l'ordre que dans une quinzaine.

Cela fera un mois de départ.

On travaille à force...

Deux exercices par jour, pour les moins avancés, comme lui...

On n'a pas le temps de réfléchir et penser.

Cette vie lui plaît.

Il se sent un autre homme...

Il est dans le rang...

Il ne lui reste plus qu'à s'y distinguer...

Il y distinguera... Il a cette flamme d'ardeur... Il en reviendra avec le ruban...

Il en a le désir...

Cette tuniq rouge sur la poitrine fera oublier l'autre, celle du front...

La mère tressaille.

C'est la première fois qu'il fait allusion à son malheur depuis son départ.

Il y pense donc encore, toujours, malgré tout?...

Puis la bonne humeur revient...

Ce n'est qu'un petit accès de mélancolie...

Ils ont reçu l'ordre de se tenir prêts.

Ils vont partir...

La date n'est pas encore fixée, mais il paraît que ce sera très proche...

Le navire qui doit les emporter vient d'entrer en rade...

Il cesse d'écrire pour aller le voir, avec les autres...

Dans la lettre suivante, il décrit le vaisseau... un grand paquebot de 3,000 tonneaux qui a fait déjà plusieurs fois le voyage... Il marche avec une force de 2,500 chevaux... Il fait de 12 à 13 nœuds à l'heure ; sa longueur est de près de cent vingt mètres. Il vont tous s'empoffrer là-dedans... Depuis qu'il est arrivé, on le charge avec une ardeur fébrile... tout est mis en œuvre pour activer le travail... les quatre trenils à vapeur ne cessent de tonner. On y enferme des quantités de vivres considérables, près de cinq à six cent mille kilogrammes par jour, puis c'est le charbon, c'est l'eau... On travaille toute la journée et même assez tard dans la nuit...

C'est sur ce monstre qu'ils vont être empilés... nombreux, et pressés comme des cases de provisions...

Et quelques jours après, c'est l'embarquement qui doit avoir lieu, le départ...

C'est par une belle matinée d'août...

Le soleil matinal inonde Toulon, embrase les vaisseaux en rade, miroite sur la mer qu'il blanchemblor à une nappe d'or et de pierreries...

Sur l'azur bleu pas un nuage... quelques petites bonnes à peine perceptibles, légères comme des duvets de cygnes...

Au loin l'eau est unie comme un lac à peine ridée par intervalles par une brise tendre qui vient de se lever...

Sur le quai l'animation est plus grande encore que d'habitude...

La marée monte et l'embarquement des hommes va commencer...

De tous côtés, des canots se détachent et courent à droite et à gauche.

Le navire, accosté aux appontements qui donnent sur la mer, est immobile, la poupe gonflée, la chaudière grondante...

Il attend...

Il attend sa proie, sa cargaison vivante d'hommes, de chevaux et de mulets...

Il semble impatient de lever l'ancre et de couper avec les espaces bleus de la mer et de ceux qui se rejoignent au loin et paraissent se fondre dans l'infini.

Ses cordages frémissent,